

- Carrières de savants au XVIII^e siècleⁱ : « *Are you somebody ?* »

(la Nécrologie de Court de Gébelin et de quelques autres (Diderot, Lorry, Houbigant) dans le *Journal de Paris* de 1784)

Qu'est-ce qu'une carrière de savant au 18^e siècle ? de quoi est-elle faite ? comment est-on reconnu par la société ? quelles en sont les étapes ? quel type de reconnaissance atteste de la qualité de savant ? J'aimerais poser ici ces questions à la presse du temps, afin de voir ce qui fait le savant dans ses feuilles. Il s'agira de voir comment la presse d'information, à travers des rubriques nécrologiques qui se rapprochent des fameux élogesⁱⁱ, participe à ce culte des grands hommes qu'a étudié Jean-Claude Bonnetⁱⁱⁱ et si ce medium se distingue des autres voies de glorification et porte un regard spécifique sur ce culte. Dans un horizon plus lointain, se posera la question de savoir si le traitement de l'homme illustre y est proche de ce qu'on trouve dans les journaux actuels^{iv}.

L'enquête portera sur une année du *Journal de Paris*. Ce Journal est l'un des journaux d'Ancien Régime qui se rapproche le plus de ceux que nous connaissons aujourd'hui, d'une part parce qu'il paraît quotidiennement, d'autre part parce qu'il est organisé en rubriques assez proches de celles des journaux actuels : « administration », « agriculture », « médecine », « belles lettres », « spectacles », etc. Si la rubrique « bienfaisance », très régulière, est étonnante pour ceux qui ne sont pas familiers de cette presse, celle qui est intitulée « variété » ne l'est pas : elle regroupe des nouvelles proches de ce que nous appelons aujourd'hui « faits divers ». Enfin, une autre est intitulée « Nécrologie ». Elle présente des textes d'origines et de statut divers (lettre, extrait d'éloge, notice...) et de longueur variable. Certains de ces textes sont courts (autour de 200 mots – une demi colonne), d'autres couvrent la quasi totalité d'une livraison (environ 2000 mots, chaque livraison étant de quatre pages in quarto). Il arrive donc que cette rubrique figure en première page et qu'elle soit l'essentiel de l'information du jour. Ce journal offre donc un terrain de recherche intéressant pour voir ce qui, pour le public du journal (le « grand public » du temps), apparaît comme la carrière complète d'un homme au moment de sa mort.

C'est encore plus vrai pour les savants, car ce journal est très orienté vers les sciences et les inventions. Il est aussi semble-t-il relativement avare d'éloges^v, en comparaison d'autres journaux (on y trouve vingt articles nécrologiques pour toute l'année 84), ce qui fait qu'un lecteur peut s'adresser au Journal en l'avertissant qu'il ne tolérera pas que n'importe qui y figure :

D'éloges on regorge, à la tête on les jette (Molière)

Messieurs,

Ce vers du premier de nos Philosophes vous a déjà dit le sujet de ma Lettre. Oui, j'en veux aux éloges que je vois dans presque tous les papiers publics se multiplier jusqu'au ridicule. [...] Ne vous serait-il pas possible, Messieurs, de dire à ces petits faiseurs d'oraisons funèbres, que de petites vertus privées, un petit mérite domestique, sont dignes d'estime, sans doute, mais ne peuvent attacher un Public que rien jusqu'à ce jour n'a mis dans la confiance ? [...] se constituer en frais d'impression, pour louer des noms qui n'ont été publics que dans les baptistaires & mortuaires de leurs paroisses ; convenez-en, Messieurs, on ne saurait pousser l'indulgence plus loin. Pour moi, je n'aurais jamais celle de la souffrir en vous. Je ne veux pas que vous ennuyiez vos Lecteurs : assez d'autres ont la bonhomie de se charger de cette besogne. Si jamais vous les imitez, je

vous promets une diatribe de ma façon bien nourrie d'épigrammes & de sarcasmes, & vous aurez encore l'impartialité de l'imprimer.

J'ai l'honneur d'être, &c, *L'Anti-Louangeur*. (*JdP*, 8 février 1784)

Fictive ou émanant d'un lecteur indépendant, cette lettre montre que dans ce journal, n'est *a priori* accepté que celui qui a vraiment « fait carrière ». Mais on peut voir cette expression sous deux aspects :

- la carrière des savants telle qu'elle a été reconnue par les pairs : les éloges académiques suffiraient alors pour observer ce qui, dans la vie d'un homme, marque des étapes de cette carrière et donne des preuves de son excellence.
- la carrière des savants telle qu'elle est présentée à un public qui n'est pas forcément au fait des conventions des sociétés savantes, académies, musées, etc. On peut supposer que les extraits d'éloges seront en ce sens plus significatifs que les éloges eux-mêmes et montreront ce que le journal en retient. De la sorte, une certaine hiérarchie pourrait devenir visible, sans doute différente de celle des académies, et montrer ce que, à une époque donnée et pour un large public on entend par une « carrière » de savant.
- la carrière de ceux qui n'ont pas fait partie des cercles officiels, qui sans le journal resteraient pour nous peu visibles, et ne figureraient pas dans la catégorie des morts illustres.

Le groupe d'études du 18^e siècle de Lyon que je co-dirige a commencé un travail de recensement et d'analyse de ces textes et mettra en ligne fin 2010 sur son site « gazettes 18^e » (<http://gazettes18e.ish-lyon.cnrs.fr/>) un index des hommes plus ou moins illustres morts entre 1777 (date de création du journal) et 1789 (la période révolutionnaire bouleversant pour un temps la structure et le contenu du journal). Nous espérons pouvoir ainsi proposer une liste de ces personnages, oubliés pour la plupart, établir une collection de textes de nécrologies et esquisser à travers eux à la fois le portrait de ce qui fait l'homme illustre dans cette période et le traitement de la mort d'un individu^{vi} dans la presse de ce temps. Le statut des différents textes et les variations que cela implique dans leur contenu et leur style sera également étudié. Pour proposer un début d'éclairage et montrer les problèmes que l'on peut rencontrer, je prendrai un exemple, celui d'un auteur que je connais bien, Court de Gébelin et je le mettrai en perspectives avec les autres textes, portant sur des savants ou assimilés (on prendra ici le mot « savant » au sens large) morts durant la même année ; parmi ceux-ci, je m'attacherai particulièrement aux nécrologies de Houbigant, Lorry, Diderot, Prost de Royer, assez significatives.

Sa nécrologie est proposée dans une lettre signée de Rabaut Saint-Etienne, un ami qui le connaît depuis l'enfance et est resté lié avec lui tout au long de sa vie. Ecrite de Nîmes, elle est datée du 18 juin 1784, un mois après la mort de Court de Gébelin : le *Journal de Paris* n'a pas jugé bon de donner une notice sur ce personnage (on verra pourquoi). Elle couvre deux colonnes, l'équivalent d'une page, ce qui est une longueur moyenne (à titre de comparaison, le texte pour Daniel Bernouilli couvrait trois pages en juillet 1783). Voici le texte dans sa quasi intégralité.

Messieurs,

La République des Lettres a fait une perte trop sensible, par la mort de M. Court de Gébelin, pour que vous ne la consigniez pas dans votre journal. Ce savant, né à

Nîmes en 1725, mourut à Paris le 18 mai dernier, dans la 60e année de son âge, accablé sous le poids de ses travaux et de ses infirmités prématurées. Les soins de M. Mesmer avaient retardé cette funeste époque, tant que M. de Gêbelin s'était prêté à une certaine exactitude dans les traitements : mais son impatience et le goût qu'il avait pour son cabinet lui faisant regarder comme perdu tout le temps qu'il déroba à ses études, il se refusa aux sollicitations réitérées de ses amis et de M. Mesmer lui-même. Ses infirmités, qui n'étaient que suspendues, reprirent le dessus : et des peines secrètes, contre lesquelles tout l'art humain était sans pouvoir, précipitèrent sa fin.

L'Europe savante, qui avait reçu avec admiration ses Ouvrages, et qui en attendait la suite avec impatience, regrettera qu'une malheureuse destinée ne lui ait pas permis de les achever. Le *Monde primitif*, cet Ouvrage étonnant par l'érudition qu'il renferme, et surtout par le génie qui a lié toutes les parties qui le composent, est un des Livres qui fait le plus d'honneur à notre Nation. Jamais une tête humaine n'a embrassé une plus grande quantité d'objets ; et jamais on n'a vu tant d'objets se réunir dans un ensemble plus intéressant, plus lumineux et plus vrai. La Langue primitive y est démontrée, développée et consignée. Les absurdités apparentes de la Mythologie y sont justifiées : et cette partie des premiers temps où l'on n'avait vu jusques ici qu'une profonde obscurité, y prend sous sa plume une vie nouvelle. Ces monuments que le fameux Bacon appelait la Sagesse des Anciens, et dont il ne parlait qu'avec la plus profonde vénération, ont été expliqués d'une manière tout à fait lumineuse : et ce qu'avait entrevu ce génie puissant et universel, M. de Gêbelin l'a découvert et mis dans le plus grand jour. Il a tracé le tableau des institutions des premiers hommes, de leurs lois, de leurs usages, de leurs fêtes, de leur langue, de leur écriture et de leur génie. En nous transportant ainsi aux premières époques des développements de l'esprit humain, il nous a donné la clef de l'Antiquité entière, et tracé la route dans laquelle les Savants marcheront à l'avenir pour expliquer les monuments qui ont échappé aux ravages du temps. Le moindre mérite de cet ouvrage est une érudition complète et qui avait tout embrassé. L'érudition était renfermée autrefois dans le cercle étroit d'un petit nombre de Savants, et son aspérité rebutante la rendait en quelque manière inabordable. Dans le *Monde primitif*, elle est intéressante et parée des grâces qui lui sont propres : c'est que l'objet auquel elle est appliquée est grand et beau par lui-même, et que l'érudition n'en est que l'accessoire.

Les bornes de vos feuilles ne me permettent pas, Messieurs, d'en dire davantage sur des découvertes que nos savants ont appréciées et qui ont été admirées par ceux d'Angleterre et du Nord. Elles ont été exposées chez nous à quelques critiques : mais outre que des plaisanteries n'ont jamais été une réfutation aux yeux des gens sensés, le ton de gaieté nationale qui régnait dans ces critiques annonçait assez que ces auteurs ne parlaient pas sérieusement. Aussi M. de Gêbelin en riait le premier de bonne grâce, persuadé qu'un zéphyr léger ne peut renverser un édifice solidement construit. Quant à ceux qui l'ayant mal lu, ou ne s'en étant pas même donné la peine, n'auraient mis que du fiel ou du dédain dans leur satire, il aurait pu leur répondre par les paroles de ce même Bacon sur le même sujet : « Je suis persuadé que les Fables anciennes sont allégoriques... Si pourtant quelqu'un s'obstine à n'y vouloir rien apercevoir de pareil, nous ne le tourmenterons point pour penser comme nous, mais nous le plaindrons d'avoir la vue si troublée et l'entendement si bouché. »

Plusieurs journaux ont donné des Notices des Ouvrages de M. de Gébelin, aucun n'a donné une idée générale du *Monde primitif*. J'ai tâché d'y suppléer, Messieurs, dans une lettre que j'adresse au Musée [de Paris] et que j'aurai l'honneur de vous communiquer. J'ai pour but de ramener à l'une des plus intéressantes lectures » [etc : suite sur le bon caractère, les vertus et la modestie de C. de G, et sur le chagrin que lui cause sa perte]... (JdP, 5 juillet 1784, p. 800-801)

Le début reprend les formules d'usage des textes qui n'émanent pas du journal mais lui parviennent avec une lettre : les notices ou les extraits d'éloges eux-mêmes sont introduits par des formules similaires. Ainsi, la nécrologie du père Houbigant, précédée d'une lettre résumée par les auteurs du journal et suivie d'une notice, débute ainsi.

« Le nom du P. Houbigant est connu de tous les savants de l'Europe dans la connaissance des livres sacrés. La notice que je joins à cette lettre prouvera que par ses talents, son caractère et sa situation, personne n'a été plus digne que lui de l'hommage que vous rendez dans votre Journal aux morts illustres. » (JdP, 11 juin 1784, p. 703)

Mais ce début passé, tout surprend : on trouve peu d'historicité dans ce texte, pas de dates (hors de celle de la naissance), peu d'enchaînements chronologiques, ni de relations de causalité. Peu de titres d'œuvre, aucun nom d'autre savant lié aux recherches du « héros », à part le nom du médecin qui l'a soigné à la fin de sa vie, présenté de façon très anecdotique. Pas de nom de lieu, hors celui de la naissance (Nîmes) qui redouble d'ailleurs (pour les lecteurs attentifs) le lieu d'expédition de la lettre. Enfin, pas de mention de cercle ou d'institution savante. Le lecteur qui chercherait les signes d'une carrière telle qu'on la lit dans la presse actuelle ne peut qu'être perplexe et se demander si c'est le cas particulier de ce savant qui induit cela, ou la position du rédacteur, ou si ces pratiques sont courantes dans ce cadre à cette époque.

1. Les circonstances de la mort.

La plupart du temps, les circonstances de la mort sont évoquées en fin de notice, souvent avec le nom de la maladie, sa cause (souvent, c'est un travail incessant et difficile, les veilles, etc; ici, « le poids de ses travaux et de ses infirmités prématurées ») ; on évoque sa durée, la disposition d'âme de celui qui la subit (toujours héroïque ; ici « le goût qu'il avait pour son cabinet lui fais[ait] regarder comme perdu tout le temps qu'il déroba à ses études ») la carrière de Court de Gébelin, comme celle de tous les hommes signalés pour cette année 1784, est celle d'un héros et d'un martyr du devoir. Ce qui surprend ici, c'est la place inhabituelle de ces pseudo-informations, en début de texte. La raison ici est évidente : la mort de Court de Gébelin est liée à « l'affaire Mesmer » et a fait rire tout Paris, générant un autre discours nécrologique.

La presse a aussi à faire avec d'autres écrits nécrologiques, très « démocratiques » et moins élogieux, peu présents dans le *Journal de Paris* mais courants dans les *Mémoires secrets*. Dans ces textes, le savant, comme les autres, est mis en chansons et rabattu sur le commun de l'humaine condition. Enfin, sa mort est rendue dérisoire par un détail, concret ou circonstanciel. C'est le versant comique de la nécrologie, et Court de Gébelin y a eu droit :

« Ci-gît ce pauvre Gébelin,

Qui parlait grec, hébreu, latin:

Admirez tous son héroïsme,

Il fut martyr du magnétisme.^{vii} »

Dans les nécrologies, le *Journal de Paris* se refuse à se faire l'écho de propos railleurs ou malveillants. Il choisit une voie moyenne, entre la voix savante et la voix populaire et fait silence sur les sujets délicats.

Court de Gébelin a soutenu Mesmer, a adressé une « Lettre sur le magnétisme animal » datée du 31 juillet 1783 à ses souscripteurs et l'a présentée au roi, tandis que la presse s'enflammait pour ou contre le fameux docteur. La mention de Mesmer par Rabaut peut apparaître comme une maladresse : si Court de Gébelin a été oublié, c'est en grande partie à cause de cette affaire et du discrédit qu'elle a jeté sur ses théories. Mais il était impossible de passer ces éléments indéfiniment sous silence.^{viii}

Les *Mémoires secrets* en avaient rapporté ces détails peu avant la rédaction de la lettre de Rabaut. Leur façon d'annoncer la mort de Court de Gébelin est peu flatteuse :

« Il paraît constant que M. Court de Gébelin, qui l'an passé avait publié une lettre très volumineuse, dont on a rapporté la substance, en faveur de Mesmer et son système, qui célébrait la cure merveilleuse que ce charlatan avait faite en sa personne, non seulement n'était pas guéri, mais avait été obligé de continuer à supporter le traitement du magnétisme animal ; que pour en mieux jouir, il s'était logé chez le grand maître de l'Ordre de l'Harmonie, et qu'il y est mort la nuit du 13 au 14 mai dernier, à deux pas du baquet mystérieux, sur lequel on s'empressait, mais trop tard, de le porter. » (*MS*, 5 juin 1784)

Entre les lignes, on perçoit l'ironie, notamment dans le prosaïsme du « fameux baquet » et dans les termes « merveilleuse », « jouir », « grand maître » etc., joints au terme « charlatan ». Rabaut Saint-Etienne tente de disculper Mesmer ; le magnétisme animal n'a pas encore été condamné mais est fortement mis en cause : si entre novembre 1783 et mars 1784 le *Journal de Paris* a publié de nombreuses lettres pour ou contre Mesmer, il est depuis le 24 avril (relation du concert de Melle Paradis)^{ix}, silencieux sur le sujet. Plus tard, dans sa livraison du 31 août, puis du 1^{er} septembre, le journal présente le rapport des commissaires chargés par le roi d'examiner cette doctrine en soulignant l'impatience du public qui attendait ce texte depuis longtemps. Le rapport, signé entre autres par Franklin, Bailly, Le Roy, Guillotin, d'Arcy, est daté du 11 août, mais au mois de juin l'enquête était déjà en cours.

Rabaut Saint-Etienne a bien compris les risques d'amalgame. La théorie de Court de Gébelin, déclarée par lui même étroitement unie au magnétisme animal, ne pouvait que sombrer avec lui. Pour finir sa vie, on ne peut imaginer plus mauvais endroit que le domicile de Mesmer et plus mauvais moment que la mi-1784. La carrière de Court de Gébelin a été en partie ruinée par sa mort. La lettre de Rabaut tente de sauver ce qui peut l'être.

Une première conclusion peut être tirée de cet exemple : lorsque la presse propose un texte qui fait le bilan d'une carrière, celle-ci peut être ruinée par des circonstances qui lui sont en grande partie extérieures. Dans d'autres cas, ce pourra être la richesse de l'actualité générale et principale qui empêchera de faire paraître un texte, ou obligera à l'écourter. La connaissance du contexte est indispensable, même pour des textes comme les nécrologies qu'on aurait pu croire détachées de l'actualité. C'est l'une des caractéristiques du discours de presse que d'être ancré dans les événements du temps, toutes catégories confondues, de se soumettre à l'actualité et d'être en permanence un fragment : pour comprendre ce texte et les effets de lecture qu'il induit, il faut avoir vu ce qui a été lu plus tôt par les abonnés, plusieurs

jours, semaines, mois, voire plusieurs années auparavant. Chaque texte est un épisode dans un feuilleton infini.

2. la formation du savant

Dans la plupart des éloges et notices, on évoque la formation du savant. On lit dans une notice proposée par une lettre au journal :

« Charles-François Houbigant, né à Paris en 1686, étudia les Humanités au Collège de Louis le Grand et la philosophie à l'académie Royale de Juilly. Il entra dans l'Oratoire en 1702. Le P. de la Tour gouvernait alors cette congrégation. Ce digne et respectable chef, qui possédait au suprême degré l'art de favoriser les talents naissants, et celui d'apprécier les talents formés, pressentit ceux du P. Houbigant » (*JdP*, 11 juin 1784, p. 704).

Dans l'extrait de l'éloge de Lorry par Vic d'Azyr, on apprend que « Le célèbre Rollin prit plaisir à diriger lui-même les études de M. Lorry. [...] M. Lorry se voua à la Médecine, Astruc et Ferrein devinrent ses maîtres » (*JdP* 1784/11/15, p. 1341). Mais les lettres et certaines notices ne suivent pas toujours cet exemple, parfois faute d'information.

Ce n'est pas pour cette raison que Rabaut ne dit rien sur la formation de Court de Gébelin, qu'il connaît au contraire très bien depuis l'enfance. L'évocation de l'œuvre de son ami accorde à celui-ci un talent exceptionnel : « *Le Monde primitif* [...] est un des Livres qui fait le plus d'honneur à notre Nation. Jamais une tête humaine n'a embrassé une plus grande quantité d'objets ; et jamais on n'a vu tant d'objets se réunir dans un ensemble plus intéressant, plus lumineux et plus vrai ». Diderot, dans le *Plan d'une Université*, évoquait une partie du projet du *Monde primitif* (la grammaire générale raisonnée) comme « un ouvrage à faire. Elle suppose une érudition profonde, une dialectique peu commune, un maître versé dans presque toutes les langues connues, un Gébelin, ou quelque autre ».^x En 1773, la *Correspondance littéraire*, présentant le premier volume du *Monde primitif*, résumait ainsi le portrait qu'elle traçait de son auteur: « Il sait toutes les langues anciennes et les sait bien, puisqu'il est en état de les comparer. Voilà ce qu'un Français, très aimable d'ailleurs, ne sera jamais en état de faire à cet âge »^{xi}. Le savant dont il est question n'a pas fait ses études en France, c'est fondamental pour comprendre sa formation.

Il est né à Nîmes, nous dit Rabaut, livrant l'indice qui résume de façon occulte un autre aspect de la carrière de Court de Gébelin : le protestantisme. Fils d'Antoine Court, le « restaurateur du protestantisme français », a été élevé en exil à Lausanne, a étudié aux Académies de Lausanne et Genève et est devenu pasteur. Il a aidé son père dans la rédaction de l'*Histoire des troubles des Cévennes* (1760) et a rédigé lui-même *Les Toulousaines*^{xii} (1762), un ouvrage sur l'affaire Calas que Voltaire a fait interdire.^{xiii} Il est revenu en France comme correspondant des Eglises et, tout en travaillant à son grand ouvrage sur la langue primitive et la civilisation des premiers temps, il a défendu la cause des protestants auprès du ministre Saint-Florentin, duc de la Vrillière à qui il a dédié le premier volume de son *Monde primitif*. Une partie de la « carrière » de Court de Gébelin est invisible car il est protestant et ne peut donc être élu à l'Académie française ni à celle des Inscriptions et Belles Lettres ; elle est enfin liée à un objet impossible à évoquer pour le Journal : la cause des protestants et la question de leur état civil (que Rabaut obtint avec l'Edit de Tolérance en 1787), après la mort de son ami.

3. les oeuvres

« La célébrité des savants qui n'ont point publié d'ouvrages se prolonge rarement au delà de leur durée ; la postérité à laquelle ils n'ont rien transmis croit ne rien leur devoir », affirme l'auteur de l'éloge de Lorry (p. 1343). La liste des œuvres semble un passage obligé. Aussi de nombreux éloges la proposent-ils. Pour le père Houbigant, la notice est très détaillée :

« Il débuta dans la carrière des Lettres : 1° Par les Racines hébraïques en 1732. C'est dans cet ouvrage si court et si précieux qu'il démontre, ou selon d'autres, prétend démontrer [...] 8° Une traduction des pensées de Forbes sur la Religion naturelle. Outre ces ouvrages, le P. Houbigant a laissé quelques manuscrits. [...] L'édition de ces derniers Ouvrages doit être confiée aux soins du P. de la Lande, disciple fidèle et digne émule du P. Houbigant. » (p. 704-705)

Mais cet exercice n'a rien d'obligatoire, contrairement à aujourd'hui. Rabaut renvoie, comme un certain nombre d'auteurs de notice, à un autre texte qu'il promet^{xiv}. Il allègue pour cela la nécessaire brièveté de la presse, précision assez fréquente. Ainsi, pour la notice sur Lorry, le rédacteur se défousse de la même manière :

« des écrits nombreux et que le Public a bien accueillis sont la base de sa renommée. C'est dans l'Eloge même qu'il faut lire tout ce qui concerne les travaux de M. Lorry. Chacun de ses Ouvrages y est analysé par son Panégériste avec un art qui rend ces détails intéressants même aux personnes les plus étrangères à la médecine [...] Nous ajouterons que la Notice de tous les ouvrages de cet homme célèbre fait aussi partie de l'Eloge qu'en a fait imprimer M. de Horne dans son excellent *Journal de médecine militaire*, 3^e cahier, Juillet 1784. Nous y renvoyons ceux de nos lecteurs auxquels ces sortes de matières sont familières, persuadés qu'ils en retireront un grand avantage des vues neuves et des observations judicieuses qui accompagnent cette espèce d'analyse. » (p. 1343)

Il semble donc que le détail des œuvres ne concerne que les spécialistes, lorsqu'elles ne touchent pas aux humanités sur lesquelles la plupart des lecteurs ont quelques compétences. Si l'auteur de la notice sur Lorry cite son *Traité sur la Mélancolie*, et lui seul, c'est pour illustrer un trait de la vie de ce médecin. Le Journal fait donc un tri entre ce qui sera significatif pour la plupart de ses lecteurs et ce qui ne le sera pas. Dans le même mouvement, il établit un réseau de textes, d'autres lectures possibles, une ébauche d'arborescence.

Si Rabaut est discret, c'est aussi pour une autre raison. Il ne parle que du *Monde primitif*, et non des ouvrages directement protestants. Du *Monde primitif*, il évoque seulement les trois premiers volumes^{xv}, ceux qui parlent de la langue primitive et de la sagesse des anciens. Ce sont ceux qui l'avaient intéressé, contrairement aux autres^{xvi}. Le tome IV, sur le calendrier, et les cinq autres, des dictionnaires de langues ou des « dissertations mêlées » assez aventureuses, ont déçu les attentes dont parle Rabaut. Ici, l'éloge masque les ombres et ne retient que ce que la société catholique et mondaine a bien voulu accepter, « l'érudition [...] intéressante et parée des grâces qui lui sont propres ».

On trouve le même effacement dans les nécrologies qui doivent aborder des sujets délicats, soumis à la censure. Par exemple, dans celle de Diderot, qui apparaît dans une notice non signée, sans doute rédigée par les rédacteurs, aucun titre d'ouvrage n'est donné, aucune date, en dehors de l'*Encyclopédie* : « premiers ouvrages », « essais », « travaux », tout est dans le vague, sans doute par cette « célébrité dangereuse » qui y est mentionnée, mais aussi par le flou qui entoure sa carrière à l'époque.

« Il se vit en état après quelques années, de faire des Ouvrages qui pouvaient servir en même temps à sa gloire et à sa fortune. [...] Ses premiers ouvrages eurent la Métaphysique pour objet : ils lui méritèrent une célébrité dangereuse. [...] Quelques Essais sur la physique et les mathématiques, en donnant une idée avantageuse de ses connaissances, annoncèrent une sagacité au-dessus de ses connaissances mêmes. Il paraissait fait pour porter dans les sciences la philosophie de Fontenelle, mais avec plus de hardiesse et de chaleur ; cependant, l'impression que ses premiers ouvrages avaient laissée dans quelques esprits, l'écartèrent encore de cette carrière. Son Génie lui en ouvrit une où personne ne l'avait précédé. Chargé d'une édition française de l'Encyclopédie de Chambers, il voulut donner à cet ouvrage une forme nouvelle. (p. 1008)

Il semble avoir plus songé dans ses travaux à sa fortune qu'à sa gloire. On voit que s'il l'eût voulu, il eût mieux fait ; mais il n'aurait pas été si heureux en écrivant. [...] On doit le regarder comme un des hommes les plus extraordinaires que ce siècle ait produit. Né avec un génie ardent et facile, il avait tout embrassé : les Sciences, les Arts, les Lettres et la Philosophie. Cette grande étendue de connaissances semblerait annoncer un homme superficiel dans tous les genres et il ne l'était presque dans aucun. S'il eût voulu ne se livrer qu'à une seule étude, quelque genre qu'il eût choisi, il y eut été un homme de génie. (p. 1009)

Aucune espèce de carrière n'est lisible ici. On y voit des esquisses d'une multitude de possibles, des carrières diverses, toutes excellentes, mais toutes semblent avoir été manquées ; ne reste que l'homme, un quasi génie. Cela s'explique en grande partie par le fait qu'un grand nombre d'œuvres de Diderot étaient alors inconnues, et que d'autres avaient trop fait scandale pour qu'on en parle. Mais aussi par le fait que la « carrière » de Diderot est insaisissable à cette époque : on manque de signes qui l'indiquent. Il n'y a pas de marque officielle, comme un titre académique, l'appartenance à un corps ou à un cénacle reconnu.

4. La renommée

Il est frappant que dans ce journal (pour la période qui a été dépouillée), les titres académiques soient peu mis en valeur dès que l'on sort des textes d'éloge. Ainsi, ce n'est qu'en fin de notice que l'on apprend que Lorry a été un personnage important dans la société royale de médecine : « Sa mort a enlevé à la Capitale un de ses médecins les plus illustres ; à l'Art, un de ses écrivains les plus féconds : à la Société Royale de médecine un de ses fondateurs, et à chacun de ses malades, un ami » (p. 1343). A Prost de Royer, mort la même année, on rend tous ses titres (académies de Lyon, Bordeaux, etc.) mais sans aucune date et sans les mettre en valeur. Court de Gébelin était membre de la société économique de Berne et de plusieurs académies (La Rochelle, Dijon, Rouen, Boston). Rien n'est dit dans la lettre de Rabaut : est-ce parce que cela aurait rendu plus visible son exclusion des deux académies littéraires auxquelles il aurait dû appartenir s'il avait été catholique ? Autre hypothèse : l'appartenance à une académie ne serait pas un véritable signe de « distinction » (au sens de Bourdieu) pour le Journal. Sa fonction de censeur royal est-elle aussi oubliée. Restent les autres cercles : la loge maçonnique des Neuf sœurs où Court de Gébelin a joué un rôle de premier plan et le Musée de Paris qu'il a fondé et qu'il présidait. Rabaut n'en dit mot. Dans ces deux cercles, la position de Court de Gébelin était devenue fragile – les « peines secrètes » évoquées par Rabaut recouvrent sans doute ces querelles. Le *Journal de Paris* avait été une tribune pour les dissidents du Musée^{xvii}.

Enfin, on lit l'affirmation d'une reconnaissance à la fois plus large et plus floue à travers la mention de l'« Europe savante ». On retrouve dans la notice de Houbigant des termes proches

(« Le nom du P. Houbigant est connu de tous les savants de l'Europe »). La célébrité est ainsi mentionnée à travers un espace géographique large et un cercle social restreint, celui de l'une des formes de la République des lettres du 18^e siècle. Le journal, qui s'adresse à un public mélangé, a besoin de donner d'autres signes pour faire exister cette célébrité.

La reconnaissance a d'autres sources que les cercles académiques, auxquels la presse est plus sensible : ceux du pouvoir et ceux de l'argent (les deux étant liés). Une lettre de lecteur, non signée, complète ainsi la notice nécrologique de Diderot :

Plus M. Diderot eût été sensible, Messieurs, à l'équité de vos critiques, à la justice de vos éloges, plus il eût regretté sans doute que, dans le précis de sa vie, vous ayez omis la circonstance la plus intéressante & pour la reconnaissance et pour la gloire même des Lettres. Une entreprise qui est devenue une des spéculations de Commerce les plus avantageuses, qui a fait entrer plusieurs millions en France, & dont le produit n'est pas encore épuisé, put cependant donner à peine de quoi subsister au principal Editeur. Vous observez que trente mille exemplaires de l'Encyclopédie furent bientôt répandus dans toutes les parties du monde, & la récompense de ce travail si long, si pénible et si favorablement accueilli, se borna, pour M. Diderot, à trente mille livres de gratifications une fois payée. Sans autre ressource, il se vit réduit à la nécessité de vendre sa bibliothèque. [...] c'est l'Impératrice de Russie qui voulut bien l'acheter [...] Depuis cet instant, elle n'a cessé de le combler de bienfaits dans toutes les occasions ; & en dernier lieu, sa Majesté ayant été informée qu'il avait besoin, pour sa santé, de quitter un 4^{ème} étage, où il avait passé sa vie, elle fit ordonner qu'on louât l'appartement le plus commode et le plus convenable pour loger sa Bibliothèque et son Bibliothécaire ; & c'est dans cet appartement que cet homme célèbre a fini sa carrière.

J'ai l'honneur d'être, &c. (*JdP*, 9 octobre 1784, p. 1194)

La « circonstance la plus intéressante & pour la reconnaissance et pour la gloire même des Lettres », c'est la protection de Catherine II. Le lecteur ajoute ainsi l'élément qui manquait : la preuve qui, plus que la notoriété et les œuvres, permet de savoir qui a eu une carrière et aura une postérité.

C'est donc davantage la place de l'homme dans la vie sociale qui intéresse ici la presse. La carrière existe seulement dans la mesure où elle a été visible. L'examen de la carrière de Lorry est frappant sur ce point :

« M. le Monnier, son digne ami, le présenta un jour au Maréchal de Noailles ; bientôt après M. le Maréchal de Richelieu le choisit pour son Médecin [...]. M. le duc de Fronsac fut attaqué d'une maladie grave à Versailles [...]. Consulté quelques temps après par Mlle de Charolais, son avis fut différent de celui du médecin ordinaire et l'événement confirma le pronostic de M. Lorry. Ces circonstances heureuses lui furent plus utiles que tous ses travaux. Elles le firent connaître parmi les Grands, et bientôt après dans le public, progression qui est beaucoup plus rapide que celle qui s'étend du Public aux Grands. Son aménité se peignait dans ses manières dans ses discours, dans ses conseils. [...] Ce caractère devait surtout plaire aux femmes. Douées d'une sensibilité exquise et exposées à un grand nombre de souffrances, elles sont surtout intéressées à chercher un consolateur dans leur médecin. M. Lorry eut la plus grande part à leur confiance, il n'a dû cet accueil qu'à cet art d'interroger la Nature sans soulever le voile de la décence et sans alarmer la pudeur. » (p. 1342).

Un grand médecin, c'est un médecin connu. Et un médecin connu est un médecin qui soigne les grands (et les femmes) plus qu'un médecin reconnu par les cercles savants (l'un n'excluant pas l'autre). On retrouve ici un des éléments de la presse contemporaine : être « connu » est le premier critère pour y exister : « *are you somebody ?* »^{xviii}, telle est la question que le journal pose indirectement à celui qui doit entrer dans ses colonnes.

Conclusions

Les nécrologies du *Journal de Paris* sont sans doute une façon de lutter, comme les éloges académiques, contre le nivellement opéré par la mort, la grande égalisatrice. Aussi, l'idée de postérité, de mémoire y est elle très importante. On évoque souvent le « portefeuille » que laisse le mort, rempli d'inédits, de projets, et dont quelqu'un de bien vivant, cité nommément, va se charger (par exemple, « le P. de la Lande, disciple fidèle et digne émule du P. Houbigant » (p. 704-705)). Court de Gébelin laisse des dettes, ses manuscrits seront vendus et dispersés, tout comme sa bibliothèque et celle du Musée, contrairement à celle de Diderot.

La carrière que rapporte le journal est ainsi devenue invisible du fait de la réunion de plusieurs facteurs : une partie de celle-ci est clandestine et le rédacteur de la lettre la passe sous silence volontairement ; une autre partie est contestée, et le rédacteur partage une partie des critiques qui lui sont adressées. La reconnaissance sociale par les titres académiques et par la position sociale (protections, fortune) manque. Enfin, sa mort chez Mesmer le rattache à la fois au fait divers et à l'actualité de la vie scientifique, celle qui peut faire passer un homme du statut de savant à celui de charlatan. Son nom n'est plus connu que des spécialistes : après sa mort il est devenu très vite un savant d'archives alors qu'il était de son vivant un savant présent dans la presse et faisant l'événement. Diderot offre un cas inverse : sa carrière invisible dans la presse peut être vue, *a posteriori*, comme la page quasi blanche sur laquelle s'inscrira une carrière reconstituée par les modernes. Dans les deux cas, on voit que les textes apparemment simples que sont les nécrologies du journal ne permettent pas toujours de comprendre sans décryptage ce que fut la carrière du défunt.

De cette enquête partielle, on peut tenter de dégager quelques autres conclusions, plus générales et provisoires (un travail en cours doit affiner cela). Le *Journal de Paris* renvoie à ses lecteurs, du moins on peut le supposer, leur vision du monde. Elle est mêlée. Elle accepte la version officielle de la science, en accueillant les éloges. Mais cela, sous la forme d'extraits, en prenant certaines choses et en faisant le silence sur d'autres, ou en renvoyant à d'autres écrits ; les titres académiques sont peu mis en valeur. Le Journal accueille enfin d'autres écrits, plus informels, mais informés cependant par d'autres préoccupations, comme les lettres ou les notices. La place de l'humain est un trait constant de ces éloges qui tous font un portrait louangeur des caractères et des relations à autrui et à la science, où les défauts mêmes sont tournés en qualité.

La carrière du savant se résume souvent à sa notoriété : ce qui n'est pas su ou pas compris du plus grand nombre n'existe pas. La reconnaissance sociale est donc fondamentale pour dire la carrière ; sa dimension mondaine, c'est-à-dire reconnue, acceptable, compréhensible, dicible enfin, est importante. Dans le Journal, pas de complexité, pas de mal pensants (libertins, protestants...), pas de discours dissonant. Pour faire entrer certaines personnes dans ses pages, il convient donc de masquer toutes les aspérités de leur parcours, ce qui revient à rendre leur carrière invisible.

ⁱ Cet article est issu d'une communication faite lors du colloque de la société exécutive de la SIEDS / ISECS, à Graz (Autriche) en août 2009. Merci à Søren Peter Hansen pour son intérêt.

ⁱⁱ Voir, par exemple Joël Castonguay-Belanger, « L'auréole de l'homme de science dans les éloges académiques de Fontenelle », *Papers on French seventeenth century literature*, 2002, vol. 29, n°57, p. 347-359 ; Olivier Ferret (dir.), édition critique des *Eloges lus dans les séances publiques de l'Académie française, par M. D'Alembert [...]*, à paraître au sein de la série IV (« Mélanges historiques, littéraires et philosophiques ») de l'édition en cours des *Œuvres complètes* de D'Alembert mise en œuvre, sous l'autorité d'Anne-Marie Chouillet, par Pierre Crépel et Irène Passeron.

ⁱⁱⁱ Jean-Claude Bonnet, *Naissance du Panthéon – Essai sur le culte des Grands Hommes*, Fayard, 1998.

^{iv} Sur la nécrologie dans la presse moderne, voir Marie Laure Floréa, « Dire la mort, écrire la vie. Représentations de la mort et du mort dans les nécrologies », à paraître in Rabatel, Alain, et Floréa, Marie-Laure, *Re-présentations non fictionnelles de la mort dans les médias*, journée d'étude des 25-26 mars 2010, Lyon, et Arina Makarova, « Dits et non-dits des nécrologies de la presse », *Le Temps des Médias*, Nouveau monde éditions, 2003/1, n°1, p. 108-118 (disponible sur Cairn : http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=TDM&ID_NUMPUBLIE=TDM_001&ID_ARTICLE=TDM_001_0108).

^v En revanche, il propose très régulièrement en fin de livraison une courte liste de décès que l'on pourrait qualifier d'« ordinaires », avec les noms, occupations et adresses des défunts, imprimés en petits caractères.

^{vi} Pour ce qui est de la mort collective dans la presse, je renvoie à notre ouvrage, *L'Invention de la catastrophe au 18^e siècle*, Droz, 2008.

^{vii} Citée par J.G. Reish, *Antoine Court de Gebelin, eighteenth century thinker and linguist : an appraisal*, thèse, univ. du Wisconsin, 1972, p. 92.

^{viii} L'un des rédacteurs du *Journal de Paris*, le protestant Romilly, connaissait Court de Gébelin ; le Journal avait évoqué cet auteur, son œuvre et ses querelles à plusieurs reprises. Le retard dans l'annonce de sa mort (et le silence des rédacteurs) a sans doute été volontaire.

^{ix} Dans un article à paraître (revue du centre d'études 18iste de Turin, *Métamorfosi dei Lumi*) sur l'affaire Mesmer dans le *Journal de Paris*, je montre que l'attitude du Journal, assez bienveillante jusqu'en mars, change. Le concert de Melle Paradis est gênant pour ce journal, maintes fois raillé pour sa crédulité : il avait relaté avec enthousiasme en 1783 la guérison de la vue de celle-ci par Mesmer. Le concert, raconté sans nommer Mesmer, montre qu'elle est toujours quasi aveugle. Le désaveu du Journal n'éclatera que dans la livraison du 27 août 1784.

^x Diderot, *Plan d'une Université, Œuvres*, Paris R. Laffont, t. III, 1995, p. 445.

^{xi} T. X, éd. Tourneux (1879), mars 1773, p. 213.

^{xii} *Les Toulousaines ou lettres apologétiques en faveur de la Religion réformée et de divers protestans condamnés ces derniers tems par le Parlement de Toulouse, ou dans le Haut Languedoc*, Edimbourg (Lausanne), décembre 1762, in 12.

^{xiii} Sur ces questions de biographie, voir mon livre, *Un supplément à l'Encyclopédie : Le Monde primitif d'Antoine Court de Gébelin*, Champion, 1999, p. 19 et suiv.

^{xiv} Il ne paraîtra pas dans le *Journal de Paris* – seul y sera mentionné un éloge fait par le comte d'Albon :

« M. Quesnay de Saint-Germain, conseiller de la Cour des aides de Paris, et membre du Musée, prononça le 9 juin dernier dans une assemblée publique de ce Club littéraire, où il y avait un grand nombre de dames, l'éloge de M. Court de Gébelin, dont a dans le temps annoncé la mort. Comme il laisse une famille mal à l'aise, l'auteur a fait imprimer son ouvrage au profit de cette famille, et chacun paroît vouloir concourir à la bonne œuvre, car l'imprimeur n'exige que ses déboursés, et les libraires chez qui la vente est annoncée, renoncent aux bénéfices d'usage. Du reste, cet éloge est imprimé, par égard pour les souscripteurs, dans le format du *Monde primitif* ; il est en outre enrichi du portrait de l'auteur. Il est fâcheux que le panégyrique ne réponde pas aux efforts de l'écrivain, que l'on n'y trouve que très peu de faits concernant le héros, qu'une esquisse imparfaite du *Monde primitif*, et que le style n'ait ni énergie, ni chaleur, ni correction. » (*JdP*, 30 septembre 1784).

^{xv} Vol. I (1773) : plan général; allégories orientales; du génie allégorique des anciens, Vol. II (.1774) : histoire naturelle de la parole; grammaire universelle, Vol. III (1775) : origine du langage et de l'écriture.

^{xvi} Une lettre de Rabaut Saint-Etienne à C. de G., datée du 26 janvier 1781 le fait supposer : « Vous avez couvert de fleurs un amas de ronces; vous avez fertilisé un sol aride; vous vous êtes plongé dans une érudition immense en ne paraissant que l'effleurer; en un mot les Ignorants vous comprennent & les Savants vous admirent. [...] Ce style mâle, cette plume éloquente, ces pinceaux magiques qui sont vos instruments si familiers ne doivent pas toujours être exercés sur des êtres fantastiques. Laissez aux écrivains médiocres le soin de n'aimer que des fictions & d'amuser de leurs pénibles & inutiles recherches l'oisiveté de quelques académiciens. La nature, la philosophie, les mœurs, les grandes vues de l'histoire, la législation, l'humanité, voilà le théâtre où doivent s'exercer les talents du premier ordre. » (*Société d'Histoire du Protestantisme français*, fonds Court, Ms 367)

^{xvii} Ils avaient rejoint le Musée de Pilâtre de Rozier. Ils accusaient – avec raison – Court de Gébelin de dépenses excessives dans la gestion du Musée.

^{xviii} C'est la question que pose un passant à l'écrivaine irlandaise Nuola O'Faolain, croyant se souvenir de l'avoir vue à la télévision, et ne sachant dans quel type d'émission. Elle en a fait le titre de son ouvrage autobiographique (*Are You Somebody? The Accidental Memoir of a Dublin Woman*, New York: Henry Holt and Company, 1996 ; trad. fr. *On s'est déjà vu quelque part ?*, Éd. Sabine Wespieser, 2002).